



En revenant de l'église. — Page 348, col. 3.

sées contre lesquelles il m'a fallu lutter, la tristesse, l'isolement, m'ont arraché le bandeau... Je le vois toujours; son image est toujours devant mes yeux; la nuit même, je pleure pendant mon sommeil, parce que je rêve qu'il est malheureux. Je l'aime donc? Hélas! oui, je l'aime, je l'ai toujours aimé; car tandis que, comme une innocente enfant, je croyais ne voir en lui qu'un compagnon de jeux, un ami, s'élevait et grandissait dans mon cœur, lentement et victorieusement, un sentiment qui devient plus puissant que ma volonté, plus fort que la conscience du devoir. Et lui, pleure-t-il comme moi, parce que le sort cruel nous sépare l'un de l'autre? ses lèvres murmurent-elles quelquefois mon nom? son esprit m'appelle-t-il et me voit-il dans la solitude?

Tout à coup une étincelle de fierté et de confiance s'alluma dans ses yeux, et elle secoua affirmativement la tête; mais la confusion couvrit ses joues d'un vif incarnat; et, reculant d'un pas, elle dit avec un soupir d'effroi :

— Toujours cet égarement de mes sens! Je veux lutter contre lui, contre son souvenir, et mon pauvre cœur bat de joie à la seule pensée qu'il souffre les mêmes peines que moi... quel supplice! souffrir, se taire, cacher ses larmes dans la solitude des nuits, et cependant feindre d'être gaie et sourire pour que mon père ne devine point quel sentiment me trouble et me rend malheureuse... Mon père croit qu'Adolphe lui veut du mal et médit de lui; il le hait; et moi, son enfant, j'aime son ennemi! pendant que ma bouche prononce des paroles consolantes, mon âme désolée ne voit qu'Adolphe, ne rêve que d'Adolphe!

Elle resta quelques instants absorbée dans ses réflexions silencieuses. Puis elle reprit, en s'interrogeant elle-même :

— Que dois-je faire? Quel est mon devoir? Cette éternelle dissimulation me remplit de crainte. Oh! je voudrais tout dire à mon père, lui demander pardon et lui promettre de lutter

contre moi-même jusqu'à ce que je triomphe enfin de ma faiblesse... Mais la vérité lui causerait un chagrin inexprimable et le réduirait au désespoir. Peut-être mon aveu le rendrait malade et abrégérait ses jours! Non, non, j'enfermerai ce secret au fond de mon cœur, et je ne laisserai deviner à personne la cause de ma tristesse. Je combattrai encore, je tendrai toutes mes forces pour étouffer enfin ce sentiment qui égare mes sens. Dieu, dans sa miséricorde, aura pitié de moi et me donnera le courage et la force de triompher de moi-même. Mon père ne saura rien des combats que j'ai livrés, et je lui épargnerai du moins la confiance d'un sentiment qui eût sans doute empoisonné sa vie. Voilà mon devoir, et, si la nature humaine n'est pas tout à fait impuissante en moi, je trouverai dans l'amour de mon pauvre père la force de le remplir.

Fortifiée par cette résolution, elle s'avança devant une glace, la tête haute, et essuya la trace que les larmes avaient laissée sur son visage. Elle se regarda pendant quelques moments, et soupira :

— Je maigris; mes joues perdent la fraîcheur de la santé! ma bouche peut bien mentir, mais mon visage ne ment pas, lui. Sans cette pâleur, sans cette maigreur maudites, mon père lui-même ne pourrait soupçonner que je suis moins gaie depuis la rupture de cette vieille amitié. Il rentrera dans une heure; j'irai me promener un peu au jardin et me donnerai du mouvement; mes joues seront plus colorées...

Elle s'assit près de la table, presque consolée, et garda quelque temps le silence, les yeux fixés sur la planché. Puis, répondant à une question qu'elle se posait intérieurement, elle reprit :

— En effet, ce sont de vaines pensées. Que les Valkiers aillent tous les jours chez le notaire, qu'est-ce que cela prouve? Il faut bien qu'ils aillent quelque part, et qu'ils causent avec quelqu'un. Cette pauvre Françoise, chaque fois que je la rencontre, me regarde d'un air si triste, que j'en ai pitié. Elle, du moins, reste fidèle aux

souvenirs de notre amitié... Mais quelle raison avait le notaire de paraître si étrangement joyeux? Pourquoi ces habits de cérémonie?

La jeune fille, mécontente d'elle-même, secoua la tête avec dépit et se leva de sa chaise :

— Je suis bien malheureuse! dit-elle. Que peut ma volonté contre un sentiment si fort? A peine ai-je résolu de repousser de toutes mes forces l'image qui me poursuit, qu'elle apparaît plus distincte devant mes yeux. Ne pourrai-je donc jamais surmonter cette tristesse? Ah! j'espère bien...

Le trot d'un cheval et un bruit de roues se firent entendre sur la route; les carreaux tremblèrent dans leurs châssis.

— Qu'entends-je? demanda Adeline toute surprise, une voiture, ciel! c'est peut-être mon père qui revient?

Elle s'empressa de se frotter les joues avec un mouchoir afin de dissimuler la pâleur et s'efforça de prendre un air de gaieté.

Au bout d'un instant son père entra dans la chambre. Il marcha droit à la cheminée, où couvait un feu dormant, tira une chaise à lui et dit en se chauffant, sans regarder sa fille :

— Adeline, il fait froid, mon enfant. Ce vilain mois de mars est bien le plus mauvais mois de l'année pour un médecin de village. Il neigera aujourd'hui; ce froid humide m'a pénétré entièrement. Le chemin qui mène à la ferme de la Croix est impraticable pour les voitures; il m'a fallu faire plus d'une demi-lieue dans la boue des chemins de traverse.

La jeune fille s'approcha du foyer, mit du charbon dans le feu et s'empressa de le ranimer.

— Voyez, dit-elle, mon père, pendant qu'elle prenait ces soins, vous serez réchauffé bientôt. Pourquoi n'avez-vous pas remis à demain votre visite à la ferme de la Croix? Vous m'avez dit vous-même que la maladie du fermier n'avait aucune gravité.

— Oui, Adeline, répondit le docteur en sou-